



Cervantès
**Nouvelles
exemplaires**

suivies de

Persilès

Œuvres romanesques complètes, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN CANAVAGGIO,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE CLAUDE ALLAIGRE ET JEAN-MARC PELORSON

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

nrf

CERVANTÈS

*Nouvelles
exemplaires*

suivies de

Persilès

Œuvres romanesques complètes, II

ÉDITION PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION
DE JEAN CANAVAGGIO,
AVEC, POUR CE VOLUME, LA COLLABORATION
DE CLAUDE ALLAIGRE ET JEAN-MARC PELORSON

nrf

GALLIMARD

Les Épreuves et Travaux de Persilès et Sigismunda
a été traduit avec le concours
du Centre National du Livre.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays.*

© Éditions Gallimard, 2001.

Traduction par Claude Allaigre,
Jean Canavaggio et Jean-Marc Pelorson.

Approbation

Par commission de monsieur le docteur Gutierre de Cetina, vicaire général, à Madrid, de l'illustrissime cardinal don Bernardo de Sandoval y Rojas¹, j'ai lu et examiné les douze *Nouvelles exemplaires* composées par Miguel de Cervantès Saavedra ; et puisque c'est une sentence claire du docteur angélique saint Thomas, que l'eutrapélie est une vertu, et qu'elle consiste en un honnête divertissement², il m'est avis qu'en ces *Nouvelles* réside la véritable eutrapélie, étant donné qu'elles divertissent par leur nouveauté, qu'elles enseignent par leurs exemples à fuir les vices et à suivre la vertu, et que l'auteur y atteint son but, honorant ainsi notre langue castillane et avisant les républiques des dommages qui s'ensuivent de certains vices, avec bien d'autres avantages ; c'est pourquoi j'estime qu'on peut et doit lui donner la licence qu'il demande, sauf, etc.

En ce couvent de la Très-Sainte-Trinité,
rue d'Atocha, le 9 juillet 1612.
Le père présenté FRAY JUAN BAUTISTA³.

Approbation

Par commission et mandat de ces messieurs du Conseil, j'ai fait examiner ce livre des *Nouvelles exemplaires*, et il ne contient rien qui contrevienne à la foi et aux bonnes mœurs ; bien au

contraire, grâce à de semblables arguments leur auteur se propose de donner à connaître des choses d'importance et la façon de nous y comporter ; or c'est ce but que poursuivent ceux qui écrivent nouvelles et fables ; aussi suis-je d'avis que l'on peut donner licence d'imprimer.

À Madrid, le neuf juillet mil six cent douze.
Le docteur CETINA.

Approbation

Par commission de votre altesse, j'ai examiné le livre intitulé *Nouvelles exemplaires*, de Miguel de Cervantès Saavedra, et je n'y trouve rien qui contrevienne à la foi et aux bonnes mœurs, par quoi il ne se pourrait imprimer ; j'y trouve au contraire des choses fort divertissantes offertes à la curiosité des lecteurs, ainsi que des avis et sentences fort profitables, qui procèdent de la fécondité de l'esprit de leur auteur, lequel n'en fait pas moins preuve dans cet ouvrage que dans les autres auxquels il a donné le jour.

En ce monastère de la Très-Sainte-Trinité,
le huit août mil six cent douze.
FRAY DIEGO DE HORTIGOSA⁴.

Approbation

Par commission de ces messieurs du Conseil suprême d'Aragon, j'ai examiné un livre de divertissement fort honnête, intitulé *Nouvelles exemplaires*, dont l'auteur est Miguel de Cervantès Saavedra ; et non seulement je n'y trouve rien qui offense la religion chrétienne et porte atteinte aux bonnes mœurs, mais l'auteur de cet ouvrage y confirme au contraire la juste réputation qu'en Espagne et à l'étranger lui valent l'éclat de son génie, la nouveauté de son invention et l'abondance de son style ; ce par quoi il enseigne et émerveille, coupant court une fois pour toutes, par

la richesse de son vocabulaire, à ces critiques qui, par jalousie de la langue espagnole, l'accusent d'être pauvre et en nient la fertilité ; aussi doit-on l'imprimer, et tel est mon avis.

À Madrid, le trente et un juillet mil six cent treize.
ALONSO JERÓNIMO DE SALAS BARBADILLO⁵.

NOUVELLES EXEMPLAIRES

PROLOGUE AU LECTEUR

Je voudrais bien, s'il était possible, ô très affectionné lecteur¹, me dispenser d'écrire ce prologue, car je n'ai pas été si heureux avec celui que je mis dans mon *Don Quichotte* pour que me reprenne l'envie d'en répéter ici l'expérience. La faute en est à certain ami, des nombreux qu'au cours de ma vie m'a valu mon naturel bien plus que mon esprit, lequel aurait bien pu, comme il est d'usage, me graver et me sculpter sur la première page de ce livre : le fameux don Juan de Jáuregui² lui aurait donné mon portrait, et mon ambition en eût été satisfaite, tout comme le désir de quelques personnes qui aimeraient savoir quel visage et quelle allure peut avoir celui qui a l'audace de se présenter en place publique avec tant d'inventions, aux yeux du monde et des gens ; et sous le tableau il eût mis cet écriteau : « Celui que voici, avec ce visage aquilin, les cheveux châtain, front lisse et dégagé, la gaieté dans les yeux et le nez busqué, quoique de bonnes proportions, la barbe d'argent — qui, il n'y a pas vingt ans, était encore d'or —, ces longues moustaches, la bouche petite, les dents ni menues ni grandes, car il n'en a que six, mal posées et encore plus mal disposées, parce qu'elles ne se font pas face ; la taille entre deux extrêmes, ni haute ni petite, le teint coloré, plutôt clair que brun ; le dos un peu voûté et le pied point très léger ; celui-ci, dis-je, est le portrait de l'auteur de *La Galatée* et de *Don Quichotte de la Manche*, celui qui a fait le *Voyage au Parnasse*, à l'imitation de César Caporali, de Pérouse³, et dont d'autres ouvrages circulent çà et là à la débandade et,

qui sait, sans le nom de leur maître. Il s'appelle communément Miguel de Cervantès Saavedra. Il fut soldat pendant de longues années, dont cinq ans et demi captif, au cours desquels il apprit la patience dans l'adversité. Il perdit à la bataille navale de Lépante la main gauche, d'un coup d'arquebuse, blessure que, malgré sa laideur, il tient pour belle, car il l'a reçue dans la plus mémorable et haute occasion qu'aient vue les siècles passés, et que puissent espérer voir les siècles à venir, alors qu'il combattait sous la triomphante bannière du fils de ce foudre de guerre que fut Charles Quint, d'heureuse mémoire.» Et si à celle de cet ami, dont je me plains, n'était rien revenu d'autre que cela à dire de moi, j'aurais moi-même eu recours à deux douzaines de témoignages, et les lui aurais confiés en secret, grâce à quoi il eût pu répandre mon nom et accréditer mon génie. S'imaginer en effet que de tels éloges disent ponctuellement la vérité, c'est déraisonner, puisque ni les éloges ni les blâmes ne s'appuient sur des choses précises.

Enfin, comme cette occasion est maintenant passée, et que je suis resté en blanc et sans figure, je vais être obligé de m'aider de mon propre bec qui, bien que bégayant, ne le sera pas pour dire de ces vérités qui, même dites par signes, sont en général bien comprises. Je vais donc te répéter, lecteur aimable, que tu ne pourras nullement faire une fricassée de ces nouvelles que je t'offre, car elles n'ont ni pieds, ni tête, ni entrailles, ni rien qui y ressemble ; je veux dire que les déclarations d'amour que tu trouveras dans certaines sont si honnêtes, et tellement à l'aune de la raison et des principes chrétiens, qu'elles ne pourront faire naître de mauvaises pensées dans l'esprit négligent ou attentif qui les pourrait lire.

Je leur ai donné le nom d'*exemplaires*, et si tu y regardes de près, il n'en est aucune dont on ne puisse tirer quelque exemple profitable, et n'était la peur de m'étendre sur le sujet, peut-être eussé-je pu te montrer le fruit savoureux et honnête que l'on pourrait tirer de toutes ensemble et de chacune d'elles en particulier.

Mon dessein a été d'installer sur la place de notre république une table de billard où tout le monde pût s'amuser, sans risque d'accroc ; je veux dire sans dommage de l'âme ni du corps, car les exercices honnêtes sont plus profitables que nocifs.

Oui : on n'est pas toujours à l'église, on n'est pas tou-

jours à la chapelle, on ne parle pas toujours affaires, si sérieuses soient-elles. Il y a des heures de récréation, pour le repos de l'esprit fourbu.

C'est à cet effet que l'on plante les arbres des allées, qu'on recherche les fontaines, qu'on aplanit les côtes et qu'on cultive amoureusement les jardins. Je ne craindrai pourtant pas de te dire une chose : si jamais m'effleurait l'idée que la teneur de ces nouvelles pût susciter chez qui les lirait quelque mauvaise intention ou mauvaise pensée, je me couperais la main qui les a écrites plutôt que de les produire en public. Je ne suis plus en âge de me moquer de l'autre vie, car de mes ans le cinquante-cinquième je le bats de neuf autres, et largement.

C'est à cela que s'est appliqué mon esprit, c'est à quoi m'entraîne mon inclination, d'autant que je me considère — et à juste titre — comme le premier à avoir fait des nouvelles en langue castillane, puisque les nombreuses nouvelles divulguées en cette langue sont toutes traduites de langues étrangères, alors que celles-ci me sont propres et non point imitées ni volées. Engendrées par mon génie, ma plume leur a donné le jour, et elles grandissent dans les bras de l'imprimerie. Après elles, si la vie ne me quitte, je t'offre les *Travaux de Persilès*, livre qui s'enhardit à rivaliser avec Héliodore, si du moins cette hardiesse ne le fait pas en ressortir l'oreille basse⁴ ; mais tu verras d'abord, sous peu mais en grand, les exploits de don Quichotte et les drôleries de Sancho, et puis après les *Semaines du jardin*⁵.

Voilà beaucoup de promesses, pour des forces aussi déclinantes que les miennes ; mais qui bridera les désirs ? Je voudrais simplement que tu considères ceci : puisque j'ai eu l'audace d'adresser ces nouvelles au grand comte de Lemos, c'est qu'elles recèlent quelque mystère qui les rehausse.

Sans plus, sauf à dire : Dieu te garde, et me donne à moi patience pour bien supporter le mal que ne manqueront pas de dire de moi plus de quatre esprits subtils et empesés.

Vale.

À DON PEDRO FERNÁNDEZ DE CASTRO¹,
comte de Lemos, d'Andrade et de Villalba,
marquis de Sarriá,
gentilhomme de la Chambre de Sa Majesté,
vice-roi, gouverneur et capitaine général
du royaume de Naples,
commandeur de la commanderie de la Zarza
de l'ordre d'Alcántara.

En deux erreurs, presque à l'ordinaire, tombent ceux qui dédient leurs œuvres à un grand seigneur. La première, c'est que dans la lettre qu'ils appellent dédicatoire, qui doit être brève et succincte, pleine d'à-propos et de mesure, ils s'attardent, soit que les y porte la vérité, soit la flatterie, non seulement à lui remémorer les exploits de ses parents et aïeux, mais encore ceux de toute sa famille, de ses amis et de ses bienfaiteurs. La seconde, c'est de leur dire qu'ils placent leurs œuvres sous sa protection, afin que les langues de la médisance et de la calomnie ne se risquent point à les déchirer à belles dents.

Moi, donc, évitant ces deux maladresses, je passe ici sous silence la grandeur et les titres de l'antique et royale maison de Votre Excellence, et ses infinies vertus, naturelles ou acquises, laissant aux nouveaux Phidias et aux nouveaux Lysippes le soin de chercher le marbre et le bronze où les graver et les sculpter pour qu'ils rivalisent avec le cours du temps.

Je ne supplie pas non plus Votre Excellence de prendre ce livre sous sa tutelle, car je sais que s'il n'est pas bon, j'aurais beau le placer sous l'aile de l'hippogrieffe d'Astolphe et à l'ombre de la massue d'Hercule, les Zoïles, les Cyniques, les Arétins et les Bernis² ne se priveront pas d'aiguiser leur critique, sans respect pour personne. Je supplie simplement Votre Excellence de considérer que je lui envoie, sans avoir l'air d'y toucher, douze contes qui, s'ils n'avaient pas été forgés dans l'atelier de mon entendement,

pourraient se vanter d'avoir leur place aux côtés des plus huppés.

Tels qu'ils sont, les voilà ; de mon côté, je reste ici, fort satisfait de pouvoir, me semble-t-il, montrer en quelque manière le désir que j'ai de servir Votre Excellence, comme mon véritable maître et bienfaiteur. Que Notre-Seigneur garde, etc.

À Madrid, le quatorze juillet 1613,
Serviteur de Votre Excellence,
MIGUEL DE CERVANTÈS SAAVEDRA.

Du marquis d'Alcañices¹

À MIGUEL DE CERVANTÈS

SONNET

Si dans la morale et le doux avis,
Cervantès, de l'habile et grave lyre,
en docte phrase le lecteur admire
une invention portrait d'un paradis,

il voit bien mieux qu'avec l'art votre esprit
a voulu et su tirer du mentir
la vérité dont la flamme n'aspire
qu'à rendre le désir juste et précis.

Le temps consacre, en offrant la mémoire,
de tels sujets, car en si bref volume
prennent place, en succinct, tous les extrêmes :

c'est noble qualité de votre gloire
que l'un d'eux soit dû à votre plume,
l'autre à Lemos, qui est la grandeur même.

De Fernando Bermúdez y Carvajal²
chambellan du duc de Sesa,

À MIGUEL DE CERVANTÈS

Illustre rendit la mémoire
de Dédale l'ingénieux
son labyrinthe si fameux,

œuvre singulière et notoire.
 Si elle avait atteint ta gloire
 par son monstre cruel, la Crète³,
 elle en eût fait statue parfaite
 car, dans une expression distincte,
 elle eût vu douze labyrinthes⁴
 de plus d'esprit que n'eut sa bête.
 Et si à nos yeux la nature
 montre une plus grande beauté
 par sa plus grande variété,
 que plus d'art et de beauté pure
 vante empressé et sans mesure,
 cher Cervantès rare et subtil,
 ce mois fleuri, ce bel avril⁵
 dont tant de variété admire
 la renommée, car il s'y mire
 des variétés par cent et mille.

*De don Fernando de Lodeña*⁶

À MIGUEL DE CERVANTÈS

SONNET

Laissez, Néréides, l'abri ombreux
 de vos pièces en cristal fabriquées,
 d'écume légère mal plafonnées,
 quoique garnies de corail précieux ;

sortez du lieu amène et délicieux,
 ô Dryades des forêts intouchées,
 et vous aussi, ô Muses célébrées,
 laissez des sources le flot copieux !

De l'arbre en qui — si dur pour le dieu blond⁷ —
 Daphné soudain fut métamorphosée,
 toutes un rameau apportez en liesse

car, ne l'eût-il été pour Apollon,
 qu'il se ferait en ce jour d'hui laurier
 pour couronner Miguel de Cervantès.

*De Juan de Solís Mejía⁸
gentilhomme de cour,*

AUX LECTEURS

SONNET

Lecteur, toi qui toutes ces fables lis,
si leur secret tu sais lire et percer
pour bel écriu tu les tiendras du vrai :
pour ton seul goût il a pris cet habit !

Ô grand Cervantès, tu as bien compris
les humains penchants, quand tu as mêlé
à l'honnête le doux, si bien dosés
que le corps et l'âme tu en nourris.

Que te voilà riche, philosophie !
Morale doctrine, en cet équipage
nul ne sera jamais ton détracteur.

Si désormais te manque compagnie,
jamais n'espère du mortel lignage⁹
qu'il apprécie ta vertu, tes grandeurs.

Les Deux Jeunes Filles	
<i>Notice</i>	961
<i>Notes</i>	965
Madame Cornelia	
<i>Notice</i>	968
<i>Notes</i>	970
Le Mariage trompeur suivi du Colloque des chiens	
<i>Notice</i>	972
<i>Notes du « Mariage trompeur »</i>	979
<i>Notes du « Colloque des chiens »</i>	980
LES ÉPREUVES ET TRAVAUX DE PERSILÈS ET SIGISMUNDA	
<i>Notice</i>	987
<i>Note sur la traduction</i>	1011
<i>Notes</i>	1013
 <i>Bibliographie</i>	 1047

BIBLIOTHÈQUE DE LA PLÉIADE

Ce volume contient :

NOUVELLES EXEMPLAIRES

**LES ÉPREUVES ET TRAVAUX
DE PERSILÈS ET SIGISMUNDA**

Avertissement

Notices et notes

Bibliographie